

tendu. Nous disons inattendu, car rien ne faisait prévoir une fin si prochaine ; la veille encore, il s'était rendu à son bureau comme de coutume.

“ C'est aux suites d'un anévrisme que le défunt a succombé. Connu de tous par la réputation que lui avait acquise un talent littéraire véritablement sérieux, aimé par ceux qui, ayant vécu dans son intimité, ont pu apprécier la délicatesse de son caractère, la générosité de son cœur et la fierté de sa vie, ce regretté confrère et ami ne laisse que des regrets.”

LÉON LEDIEU.

(Pour le Monde Illustré)

## LE TESTAMENT D'UN VIEUX GARÇON

RÉCIT

(Suite et fin)

DES neveux intéressés ne manquaient pas d'insinuer que si Pascal s'était montré si généreux, c'est qu'il avait des visées sur la fortune de son oncle, qu'il se montrait trop orgueilleux, qu'il lui devait plus d'égards.

Jean-Marie Bouët, comme tous les vieux garçons, était un peu égoïste. En flattant son orgueil, ses neveux mal intentionnés firent dans son cœur plus de progrès que n'en avait fait Pascal avec son modeste dévouement pendant un an.

— Je ne donnerai pas grand-chose à Pascal, disait Jean-Marie Bouët. Que ferait-il d'un héritage ? Du reste, je lui ai remboursé pleinement mon année de pension. Une fortune lui ferait perdre la tête.

Pascal avait d'autres pensées.

— Mon oncle est un digne homme, seulement il n'est guère religieux. N'y aurait-il pas moyen d'en faire un bon chrétien ?

Il alla donc le voir.

Quand il arriva, Pascal trouva son oncle dangereusement malade. Les autres neveux étaient déjà à l'affût, pensant bien que la succession qu'ils convoitaient depuis si longtemps allait enfin tomber entre leurs mains. La survenance de Pascal, qu'ils prirent pour un concurrent, leur donna la mauvaise humeur.

L'épouse de Pascal, avant le départ de son mari, lui avait dit :

— Mon ami, prends garde de froisser notre oncle ; il est riche et il peut nous faire beaucoup de bien. Nous avons deux filles à marier et un fils à établir. Ne vas pas contrecarrer ses idées, tu nous feras tort. Le bon Dieu n'exige pas tant que cela.

— Tu voudrais donc, lui répondit-il assez sévèrement, que je mette en balance le salut éternel de mon oncle avec quelques milliers de piastres ! que, par crainte de perdre une fortune, je sois assez sot de le laisser se damner à jamais !

Aux premiers mots de religion que Pascal prononça devant Jean-Marie Bouët, celui-ci se fâcha.

— Te voilà bien avec tes curés et ta confession, je n'ai pas eu besoin de cela pour vivre, je n'en ai pas plus besoin pour mourir. Je n'ai rien à me reprocher. Laisse-moi mourir comme j'ai vécu, en honnête homme. Et qui donc t'a chargé de me moraliser ?

Pascal répondit avec calme qu'il ne désirait que le bien de son oncle ; que son oncle serait mille fois plus heureux s'il reportait à Dieu tous les actes qu'il avait faits jusqu'ici pour satisfaire sa conscience ; qu'il lui avait déjà dit maintes fois qu'il avait la foi ; mais qu'une foi sans œuvres est une foi morte ; que jamais la confession n'avait fait de mal à personne ; au contraire, mais qu'elle rendait la paix de l'âme à ceux que le remords torturait ; que, en redevenant chrétien, il rehaussait par la même sa qualité de citoyen.

Jean-Marie Bouët ne répondit rien ; mais il parut vivement contrarié. Il envoya chercher, non le curé, mais son notaire, à la grande joie des cousins de Pascal, qui ne doutèrent pas qu'il n'eût complètement déshérité monsieur le congréganiste, comme ils l'appelaient dédaigneusement.

Le soir venu, tandis que tout le monde reposait, Pascal fut mandé auprès de Jean-Marie Bouët, qui se trouvait plus mal.

— Va vite me chercher un prêtre, lui dit le mourant.

En cinq minutes, le curé, qui se tenait prêt à toute éventualité, fut au chevet de Jean-Marie

Bouët, qui se confessa, reçut les derniers sacrements et rendit à Dieu, deux jours après, son âme consolée, sans souffler mot de ses dernières volontés.

Aussitôt qu'il fut mort, maître Abadie, le notaire, réunit tous les héritiers pour leur lire le testament. Il était conçu dans les termes suivants :

“ Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.” Les neveux se regardèrent étonnés, ce commencement les déroutait complètement, mais en même temps il réjouissait Pascal.

“ Ceci est mon testament et l'acte de ma dernière volonté ;

“ Parce que mes neveux et nièces, à l'exception de Pascal, ne m'ont entouré de soins que dans l'espérance d'hériter de ma fortune, ainsi que le prouve leur conduite quand ils m'ont cru ruiné ;

“ Parce qu'ils ont agi par égoïsme, sans se préoccuper de mon salut et sans s'inquiéter de ce qui adviendrait de moi après ma mort, pourvu que cette mort les rendit riches ;

“ Parce que, seul, mon neveu Pascal m'a traité avec le dévouement d'un fils, lorsqu'il me crût réduit à la misère ;

“ Parce que, au risque d'encourir ma disgrâce et de se voir déshériter, il m'a engagé à régler mes affaires avec le bon Dieu, aussi honorablement que je les avais réglées avec mes semblables ;

“ Parce que c'est grâce à lui que je meurs en paix ;

“ Attendu du reste que mes autres neveux et nièces sont déjà riches et que Pascal est pauvre ;

“ Pour toutes ces raisons, j'institue mon neveu Pascal mon légataire universel de ma fortune, qui s'élève, tant en bien, meubles et immeubles, qu'en argent et valeurs déposés en la banque de Montréal, à la somme de trois cent mille piastres, suivant l'inventaire joint au présent testament ;

“ A la charge par lui de donner cinq cents piastres à chaque vieux garçon, âgé de plus de quarante et de moins de cinquante ans, qui se mariera dans les six mois qui suivront mon décès.”

STANISLAS COTÉ.

Imité de M. de Margerie.

## CAUSERIE

DEPUIS quelques années le printemps ne nous apporte que des menaces de guerre. Dès que paraît le premier hanneton, on peut, presque à coup sûr, prédire l'arrivée de ces bruits-là. Mais cette année, il y a du luxe dans le programme. Ouvrez les journaux : Tout à la guerre ! c'est, entre la Russie et l'Angleterre, un constant échange de provocations.

Vous dites : dans les journaux : ce n'est pas grave. Oui et non : c'est une question de circonstances. J'admire, quant à moi, la belle confiance de l'Angleterre : au moment où les autres commencent à trembler, elle se rassure. Je veux dire que la force d'âme de la race anglaise croît avec le péril. Jamais la grandeur de ce péril ne l'étonne : elle n'est jamais plus résolue non plus que quand il faut tenir tête de deux ou trois côtés à la fois.

\* \*

On a dit qu'elle pourrait bien chercher dans une guerre en Asie un prétexte pour se tirer honorablement du gâchis égyptien. Ce serait de la politique de Gribouille, qui se jette dans l'eau pour se mettre à l'abri de la pluie, le Mahdi étant à tous égards infiniment moins à craindre que la Russie. Puis ce n'est pas elle, après tout, qui a cherché le conflit avec la Russie, mais il est possible que la Russie, voyant l'Angleterre fort empêtrée dans les affaires d'Égypte, ait jugé le moment favorable pour enfourcher son dada.

Toujours est-il que, comme on dit : Le torchon brûle ! Ce qu'il y a de particulier avec l'Angleterre, c'est qu'au début d'une guerre on se demande toujours où, sauf l'argent, elle va prendre tout ce qu'il lui faut pour faire et soutenir la guerre. Elle commence avec un minimum, elle finit avec un maximum. A mesure qu'une guerre se développe, elle trouve de nouveaux et de plus puissants moyens pour y pourvoir. C'est en quoi elle diffère d'autres puissances, qui déploient un grand appareil militaire et s'épuisent vite.

Parmi les injures qu'échangent les journaux russes et les journaux anglais, il en est qui sont bien d'un peuple riche. “ Vous voulez nous faire la guerre, disent aux Russes les Anglais, parce que vous êtes dans de très mauvaises affaires et qu'il vous faut un prétexte honnête pour faire banqueroute. C'est une façon de nous mettre cette banqueroute sur le dos, de nous en rendre moralement responsables vis-à-vis de l'Europe et de vos créanciers.” L'argument doit avoir du succès à la Bourse de Londres. La Russie ne peut pas y répondre “ du même tonneau,” car, de l'argent, l'Angleterre en a toujours, comme elle a toujours des armes, des munitions, des troupes et des vaisseaux.

\* \*

Dans la révolte de l'Inde, elle avait été prise tout à fait au dépourvu, parce qu'elle n'avait pas cru à cette révolte, et elle avait en quelque sorte perdu toutes ses possessions. Un peu plus, et il ne lui serait resté que le fort Williams, de Calcutta, berceau de sa grandeur dans l'Inde. D'autres puissances auraient jeté le manche après la cognée, car les choses étaient au pis et les ennemis de l'Angleterre triomphaient de la voir ainsi humiliée. Mais, loin de désespérer, elle trouva plus simple de reconquérir l'Inde entière, et elle n'y manqua point.

On peut tout présumer d'elle, et elle le prouve en ce moment même, où, toute embarrassée qu'elle est au Soudan avec ces fanatiques qui donnent du fil à retordre à ses généraux, elle “ montre les dents ” à la Russie et envisage sans pâlir l'éventualité d'une lutte avec ce “ colosse.”

\* \*

Mais vous figurez-vous une pareille guerre ! Nous n'y sommes pour rien, elle ne nous est de rien, et nous tremblons à l'idée d'un pareil choc : quel printemps, mes amis, quel printemps !

Et voilà les Chinois, qu'on croyait si près de faire la paix, qui, au lieu de continuer à se faire battre régulièrement comme il convient à des Chinois qui se respectent, se regimant à leur tour et infligent des échecs à leur vaillant adversaire ! Où allons-nous, quelle heure est-il ! comme dit le matelot d'Eug. Sue, et qu'est-ce que l'on nous veut avec tout ce gâchis !

\* \*

Eh bien ! si c'est là cette paix que l'on prometait il y a quinze ans, quand se termina la grande guerre entre la France et l'Allemagne, ce repos auquel il semblait que l'esprit batailleur de la France eût seul jusque-là fait obstacle, on a certes le droit de se plaindre. “ Quand la France est tranquille, disait-on, tout est tranquille ” : or, elle est fort tranquille, puisqu'elle n'a que ses deux guerres lointaines de Chine et de Madagascar, et l'Europe n'en est pas moins inquiète. On pourrait même dire que, considérant l'immense péril d'une guerre entre les deux colosses, l'Angleterre et la Russie, elle est plus inquiète que jamais. J'ai bien peur que sa destinée soit de n'être jamais tranquille.

BERTRAM.

## RESSEMBLEZ ET NE RESSEMBLEZ PAS

Il y a, dit un Anglais, trois choses auxquelles une femme doit ressembler, et auxquelles aussi elle ne doit pas ressembler.

D'abord elle doit ressembler à l'escargot qui garde constamment sa maison ; mais elle ne doit pas, comme l'escargot, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

En second lieu elle doit ressembler à un écho, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge ; mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à avoir toujours le dernier mot.

Troisièmement, enfin, elle doit être comme l'horloge de la ville, d'une exactitude et d'une régularité parfaite ; mais elle ne doit pas, comme l'horloge, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville.

Ce temps-ci n'est pas encore l'invasion des barbares : ce n'est que l'invasion des saltimbanques. — E. et J. DE GONCOURT.